Adieux à l'Église de Lyon

(14 JUIN 1903)

*Dieu m'est témoin que je vous chéris tous
d'une affection cordiale en Jésus-Christ.*

(Philippiens 1, 8.)

Mes frères,

Le Seigneur Jésus-Christ commande à son disciple d'aimer son prochain comme soi-même ; l'amour chrétien doit s'étendre à tout homme, compatriote ou étranger, ami ou adversaire. Mais Dieu permet et veut que nous aimions d'une affection unique ceux auxquels nous attachent toutes les sympathies du cœur et de l'âme et les obligations de la reconnaissance. Si nous devons aimer ceux-mêmes que nous ne connaissons pas et qui, à vues humaines, ne nous sont rien, que doit être notre amour pour ceux qui nous sont tout ou presque tout ? Si nous devons aimer ceux-mêmes qui n'ont en commun avec nous aucune

pensée et aucune espérance, et ceux-mêmes qui combattent notre foi, dites-moi, quel amour doit unir ceux qui ont la même foi et la même espérance, ceux qui invoquent le même Sauveur, dans le même temple, tous les enfants d'une même Église ? — Et parmi les liens qui forment et resserrent de telles affections, si je cherche la relation la plus intime et la plus sacrée, je vois celle qui unit un pasteur à son troupeau. Voilà pourquoi je puis vous dire ce qu'écrivait l'apôtre Paul aux membres de son Église de Philippiques : « Dieu m'est témoin que je vous chéris tous d'une affection cordiale en Jésus-Christ. »

Quand je ne verrais en vous que des hommes, que des êtres créés à l'image de Dieu, possédant une âme immortelle qui pense, qui veut, qui aime, une âme qui doit être heureuse ou malheureuse pendant l'éternité, quand vous ne seriez que mes frères en Adam, je vous aimerais ; voici, vous êtes mes frères en Christ, vous êtes des membres d'une Église dont je suis membre aussi, et d'une paroisse dont j'ai été le pasteur. Nous croyons au même Évangile, nos âmes, rachetées par le même sacrifice, se sont abreuvées à la même source de vie, nous avons ensemble bu à la même coupe, rompu le même pain, et ce

pain, cette coupe, j'ai eu le privilège de vous les distribuer, et cet Évangile, je vous l'ai prêché. Aussi, les choses qui nous unissent, ce sont les plus saintes de toutes, ce sont les choses éternelles et les liens qui nous lient sont les plus forts de tous. Mais, indépendamment de ces raisons puissantes que j'ai de vous aimer et qui sont communes à tous les pasteurs et à toutes les Églises, je vous suis et je vous serai toujours attaché par des motifs particuliers à cette Église et à moi-même. Il me sera doux de les rappeler en peu de mots.

Je vous aime pour toute la bienveillance que vous m'avez témoignée en m'appelant à vous, il y a un peu plus de quinze ans, et pour toutes les joies qui ont soutenu parmi vous les efforts de mon ministère. J'ignore ce que l'avenir me réserve, où il plaira à Dieu de me conduire et quelle tâche sera la mienne jusqu'au jour du repos, mais un pressentiment que je ne crois pas trompeur me dit que les quinze années vécues auprès de vous, et, à mon gré, trop tôt passées, resteront les plus belles de ma vie pastorale, malgré mes défaillances et malgré mes épreuves : car votre affection me fut plus que jamais précieuse quand elle devint de la sympathie et

adoucit les larmes que Dieu me fit verser dans ses dispositions toujours pleines de sagesse et d'amour, même alors qu'à nos yeux, elles sont enveloppées d'ombre. Comment pourrais-je vous oublier un seul jour ? Il me faudrait oublier les deux sanctuaires où j'ai connu les émotions les plus poignantes qui puissent faire battre un cœur humain : votre vieux temple qui restera pour moi une maison de Dieu bénie entre toutes, et le cimetière qui domine la colline au pied de laquelle nous sommes, votre cimetière où, en quinze ans, j'ai vu consacrer tant de places, et dont la majesté paisible aide le regard de l'âme à s'élever vers le ciel nouveau et la terre nouvelle où il n'y aura plus de séparations.

Enfin, mes frères, mon amour pour vous est encore augmenté par une autre raison que j'indiquerai, sans vouloir, soyez-en certains, exagérer l'importance du départ d'un seul pasteur pour une grande Église telle que la vôtre. Vous gardez six pasteurs, tous ardemment dévoués à leur tâche, et vous verrez celui qui s'éloigne bientôt remplacé par un serviteur de Jésus-Christ, au plus haut point digne de votre confiance et que Dieu Lui-même, je n'en doute pas, a désigné et préparé pour vous. Dieu change ses ouvriers et

continue son œuvre. C'est en pensant à mes catéchumènes et à leurs familles, à ceux dont j'ai été plus particulièrement le pasteur, que je vous dirai : Je vous aime pour toute la peine que je vous ai faite, par une résolution qui m'a été plus cruelle que je ne saurais l'exprimer et que je n'ai prise qu'en faisant violence à ma volonté propre. Il me semble que, jamais mieux que cette année, je n'avais senti la douceur et la force de notre communion spirituelle et que, jamais, je n'avais plus clairement pris conscience de vos droits sur moi et de mes devoirs envers vous. D'autres devoirs m'ont été démontrés et finalement imposés malgré moi. Si j'ai dû reconnaître que Celui qui nous mène pendant que nous nous agitons et qui sait mieux que nous ce qu'il faut aux Églises comme à chacun de nous, m'appelait à une autre œuvre, du moins à un autre poste, — Il est le chef de toute Église, Il est le maître de toute la moisson, Il a le droit de déplacer ses ouvriers et de dire à l'un et à l'autre : « Fais ceci ! » — c'est à Lui que j'ai cru obéir, non à moi-même et c'est assez pour que j'obéisse, quoi qu'il m'en coûte. Mais mon départ afflige avec moi-même quelques-uns d'entre vous, et c'est assez pour que mon affliction s'augmente du chagrin involon-

taire que je leur cause. Quand on afflige ceux qu'on aime, on les aime davantage, et le cœur voudrait réparer un tort qui n'a pas dépendu de lui...

Ce sentiment doit vous être connu, vous l'avez rencontré dans vos relations d'amitié ou de famille... Eh bien ! c'est là ce qu'éprouve votre pasteur en étant aujourd'hui la cause de votre tristesse. Il aurait voulu ne vous donner jamais que des sujets de joie ou de consolation, il aurait voulu ne vous faire jamais que du bien, il aurait voulu finir parmi vous son ministère et sa vie. Puisqu'il vous quitte, puisqu'aux souvenirs heureux de son ministère se joindront des souvenirs douloureux, s'il n'a pu l'empêcher, il peut du moins redoubler pour vous d'affection et de prière et se souvenir chaque jour de vous devant Dieu, jusqu'à ce que ses prières se fassent de loin sentir à vos cœurs et contribuent à appeler sur cette Église, sur ses pasteurs, ses anciens et ses diacres, et sur chacune de vos familles la bénédiction d'En-Haut.

Cela, je vous promets devant Dieu de le faire, et, si vous croyez comme moi à la puissance de la prière, il ne vous sera pas indifférent d'avoir la certitude que votre ancien pasteur ne cessera

pas de vous aimer, de se souvenir de vous et de prier pour vous tous les jours, jusqu'à ce que ses lèvres soient fermées par le sommeil de la mort.

Se souvenir, pour des âmes chrétiennes, c'est le regret, mais c'est aussi l'espérance. Les mains ne peuvent plus étreindre les mains amies, les regards ne rencontrent plus les regards, la voix n'éveille plus la voix, les larmes coulent sur un passé éteint, mais la douleur même tourne le cœur de la terre vers le ciel, lui fait saluer le doux, l'éternel revoir. La vie de ce monde est pleine de séparations. Adieu ! Adieu ! c'est le mot de la terre ; on l'entend partir du wagon qui s'éloigne, du vaisseau qui quitte le port, et ce mot que nous prononçons parfois avec indifférence, parfois aussi nous arrache un sanglot. Ce mot disparaîtra de la langue du ciel : Là-Haut, on ne se dira plus jamais adieu !

Il ne suffit pas à cette heure, la plus solennelle de mon ministère, de vous exprimer mon affection pastorale et de vous dire : « Au revoir ! » en vous disant adieu. Avant de descendre de cette chaire, j'ai besoin de vous adresser encore quelques paroles dont les unes seront des excuses, les autres des exhortations.

D'abord, veuillez me pardonner ce qui, dans

mon ministère, dans ma prédication, dans toute ma conduite, a pu en quelque manière laisser à désirer ou même donner prise au blâme. Que tous ceux envers qui j'ai imparfaitement rempli mon devoir, tous ceux envers qui j'ai eu des torts (et je sais bien que j'en ai eu), que tous, collègues, anciens, diacres, simples fidèles, et enfin catéchumènes à qui je n'ai pas su montrer combien je les aimais, me pardonnent, chacun pour son propre compte, en se rappelant la prière enseignée par notre Sauveur : « Pardonne-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », et tous, ayons recours à cette immense compassion, à cette clémence infinie du Père céleste qui enveloppe tous les pécheurs repentants et engloutit tous leurs péchés dans l'océan sans fond de ses miséricordes. Le salut par grâce, par la foi en Jésus-Christ, notre unique Sauveur, en Jésus-Christ qui a porté nos péchés dans son corps et dans son âme, je vous l'ai prêché. Je vous ai prêché le salut par grâce, et j'y ai beaucoup insisté parce que je sentais combien j'ai besoin de grâce moi-même.

Écoutez maintenant, mes frères, quelques mots d'exhortation. Gardez le bon dépôt de la foi. Croyez au Seigneur Jésus-Christ, pour être sau-

vés, vous et vos familles. Il y a un mot que nous n'osons presque plus prononcer ; nous n'osons plus dire : « Je crois. » Il nous monte comme une rougeur au front devant ce mot-là et, pourtant, c'est le mot de la vie pour les âmes. Il y a des vérités fondamentales : la personnalité de Dieu, la Révélation, la Rédemption par le sacrifice de Jésus-Christ, l'autorité religieuse dans les Saintes-Écritures, qui sont la source unique de la vie morale, qui sont à la vie des âmes ce que sont, à la vie physique, le pain qu'on mange, l'air qu'on respire. Donnez à l'humanité toute la science, les prodiges de l'art, de l'industrie, toutes les splendeurs du luxe, vous ne la rajeunirez pas, vous ne la consolerez pas : c'est au milieu de ses splendeurs que l'autorité païenne sombraît dans la fange et dans le sang. Mais qu'une poignée d'hommes pauvres descendant de la montagne des Oliviers, le front éclairé des lumières de la foi, commencent à parcourir le monde en disant : *Je crois*. Qu'un moine obscur sorte de sa cellule, l'âme rayonnante de cette parole divine : « Le juste vivra par la foi » ; qu'il répète à son tour dans les chaires, dans les écoles, sur les places publiques : *Je crois*. Chaque fois, c'est un souffle divin qui passe, c'est une aurore nouvelle qui se

lève, c'est un printemps, c'est une résurrection pour les âmes !

Aujourd'hui, dans notre siècle ravagé par le doute, au milieu de ces multitudes qui paraissent à la fois saturées de jouissances matérielles et prêtes à s'abîmer dans le désespoir des négations, il y a une mission pour les hommes qui veulent s'avancer à leur tour avec cette parole puissante : « Je crois. » Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, je crois au Saint-Esprit, au pardon des péchés, à la vie éternelle. Je crois, et je n'ai pas honte de l'Évangile ; je le veux tout entier avec ses miracles, avec ce cri de victoire : « Le Seigneur est ressuscité ! » avec le Christ disant à Lazare : « Sors du sépulcre ! » avec le Christ nourrissant les multitudes, avec sa Croix surtout, avec ce scandale, cette folie qui sont le centre de l'histoire et l'apaisement de nos cœurs. Cette Croix que j'ai saluée dans ma jeunesse, je désire la tenir jusqu'à la fin : « Oui ! ô Croix, puissé-je te tenir de ma main défaillante jusque dans mon agonie ! » disait, peu avant de mourir, un pasteur dont l'Église de Paris pleure encore la perte. Eugène Bersier est mort, saisissant et retenant jusqu'à la fin la Croix de Jésus-Christ pour son propre

salut, la montrant, la proclamant jusqu'à son dernier souffle, pour le salut des autres. Et vous, est-ce que vous la laisserez échapper cette Croix bénie, sagesse et puissance de Dieu ? Est-ce que vous en aurez honte ? Et devant qui ? Devant les sceptiques qui ne savent que hausser les épaules et sourire dédaigneusement à propos de toute affirmation généreuse, mais dont l'âme, aussi longtemps qu'elle n'est pas morte, souffre en secret ? Devant les positivistes qui abdiquent le plus noble privilège de l'âme humaine, la soif et le pressentiment de l'infini ? Devant les matérialistes qui professent que le monde s'est fait tout seul, et que la matière inerte a produit d'elle-même la vie, l'intelligence et la liberté ? Devant le déisme avec son Dieu mort, sa religion sans prières et sans autels ? En face de toutes ces sagesse humaines, mettez la divine folie de la Croix : Dieu, l'amour saint, faisant l'homme à son image et, quand l'homme est tombé, se donnant à lui en la personne de son Fils pour le sauver, descendant dans la mort pour lui rendre la vie. Connaissez-vous une conception plus haute, plus digne de Dieu et plus digne de l'homme, et par conséquent, pour tout cœur bien placé, plus vraisemblable ? Ah ! je comprends.

ce mot de Spurgeon : « Si, par impossible, l'Évangile se trouvait à la fin ne pas être vrai, j'oserais dire à Dieu : O Dieu, si je me suis trompé, je ne m'en repens pas, car j'ai cru de Toi ce qu'il y avait de plus grand. »

Voilà comment m'apparaît l'Évangile. Si je m'attache au fond des idées qui le constituent, si je considère son influence morale, je constate qu'aucune autre influence ne peut être comparée à la vertu qu'il possède pour convertir le pécheur, pour sanctifier le croyant, pour relever celui qui chancelle, pour consoler l'affligé, pour répandre la paix dans la mort elle-même. Si je regarde à la personne de ceux qui ont professé cette doctrine, je constate que les hommes les plus grands, non seulement par la conscience et par le cœur, mais aussi par la science et le génie, se sont fait gloire de confesser le nom de Jésus-Christ, ont jeté à ses pieds leurs connaissances et ont mis toutes leurs espérances dans sa Croix. Non, je n'ai pas honte de propager la foi d'un saint Paul, d'un saint Jean, d'un saint Augustin et d'un Luther, d'un Calvin et d'un Coligny, d'un Pascal et d'un Képler, d'un Livingstone et d'un Lacordaire. Je crois, c'est-à-dire, j'affirme, j'adore l'amour divin, au moment même où il se

cache ; je l'aperçois, brillant à l'heure même des ténèbres profondes, car je l'ai vu sur la Croix resplendir d'une lumière qui traverse tous les siècles et toutes les douleurs. Je crois, c'est-à-dire, j'espère, je suis heureux et je voudrais associer tous les hommes à mon bonheur.

Gardez donc, ô mes frères, ce dépôt de la foi et osez dire que vous êtes des croyants, mais en même temps, ô croyants, montrez votre foi par vos œuvres. Que le miracle d'une vraie conversion justifie et fasse accepter tous les autres ! Ne donnez à personne le droit de se demander, en considérant votre vie, si la foi chrétienne a vraiment la puissance de transformer les cœurs. Comprenez que, croire en Jésus-Christ, ce n'est pas seulement savoir qu'Il est mort pour nous, ressuscité pour nous, monté au ciel pour nous. Croire en Lui, c'est Lui appartenir, c'est être un membre de son corps et non pas seulement d'une assemblée chrétienne, c'est avoir par la foi les yeux fixés sur Lui et le cœur appuyé sur le sien, c'est ne rien faire sans Lui, c'est marcher toujours dans l'humilité et dans la prière, Lui demander, après chaque triomphe de sa grâce : « Que me manque-t-il encore ? » C'est, enfin, persévérer jusqu'au terme dans cette voie de la

sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur.

Travaillez donc, mes frères, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, non seulement, comme vous l'avez fait, en ma présence, mais beaucoup plus en mon absence. Oui, qu'après mon départ, cette Église, que je voudrais pouvoir servir encore, fasse de nouveaux et décisifs progrès. C'est ma prière et c'est mon espérance : c'est là ce que je demande à Dieu et ce que je vous demande à vous-mêmes, car Dieu ne veut pas agir sans vous. Vous ne pouvez pas seulement parler ; vous ne pouvez pas seulement prier ; vous pouvez prouver au monde que l'Évangile est divin en prouvant qu'il vous donne, contre le péché et contre la douleur, une force divine. Les raisonnements et les théories sont peu de chose ; notre siècle veut des faits ; il faut les lui fournir. Nul ne saura jamais, avant l'heure où les secrets des cœurs seront dévoilés et où la responsabilité de chacun éclatera à la formidable lueur du jour éternel, nul ne saura jamais le mal fait à l'Évangile, les blessures faites aux âmes par les infidélités et inconséquences des chrétiens. Mais nul non plus ne peut dire quelle est la puissance de la vie la plus cachée,

croissant de jour en jour dans la fidélité et dans l'amour !

Mon frère, qui connais le Sauveur, qui l'aimes et qui veux Lui rendre témoignage et Lui amener des âmes, veux-tu être armé pour la victoire ? Veux-tu être guéri de ce péché qui t'asservit encore ? Humilie-toi, reviens chaque matin aux pieds de ton Sauveur, redis-Lui ta misère avec ton pardon, invoque sa puissance, appelle-Le dans ton cœur. Il y viendra demeurer. Hors de Lui, tu ne pouvais rien faire, mais celui en qui Il demeure porte beaucoup de fruits.

Seigneur Jésus, viens donc demeurer avec nous, avec celui qui part, avec chacun de ceux qui restent et avec celui à qui Tu donnes la mission de conquérir cette Église pour ton ciel. C'est Toi que nous appelons comme témoin de cette heure qui va nous séparer, comme c'est à l'ombre de Ta Croix que nous voulons nous donner rendez-vous, comme c'est en priant les uns pour les autres qu'à travers la distance nous voulons nous unir, comme c'est au pied de ton trône que nous voulons par ta grâce nous retrouver un jour, à l'abri de toute séparation.

Amen.